

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Saisons antérieures

Léonard Forest

Volume 11, Number 5, August–September–October 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29751ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, L. (1969). Saisons antérieures. *Liberté*, 11(5), 77–79.

Saisons antérieures

I

*mes oiseaux de mer m'inscrivent en cercles immenses
par-dessus les quais de mes étés réunis.*

*mon temps s'étire. j'arpente les plages de mes
rêves antérieurs. je dors.*

*mes solitudes sillonnent les eaux lointaines, me
reviendront pleines.*

*mes étés s'enflent au soleil, se font et se défont
comme marée féconde,*

*mes jours absents fleurissent noms de femmes,
je les appelle aux noces permanentes et calmes
du temps réconcilié.*

*mes barques aussi sont nommées. j'égrène, rassuré,
leurs doubles prénoms. je n'en ai point oublié.*

*mes oiseaux de mer inscrivent très lentes les courbes
de mes immenses et lumineuses langueurs.*

II

*nous n'irons pas en ville. l'automne
 viendra sans nous étonner.
 nos barques ramèneront un jour les vents
 du large, et nous les connaissons.
 les âmes de nos morts ne cesseront
 la nuit de siffler à nos fenêtres,
 nous les nommerons, nous dirons ensemble
 les chapelets de leurs noms
 innombrables, les inviterons parmi
 la famille quotidienne,
 ils se tairont. et nous nous bercerons dans
 l'immobile et vaste cuisine
 de nos appartenances.
 tous nos temps gémiront. la pluie
 giclera nos deuils insoumis. l'envers
 du temps nous appellera comme appellent
 bateaux de feu.
 nous irons face au vent jusqu'au dernier bout
 du quai. nous y resterons.
 nous n'avons pour abri que l'abri de nos
 morts. l'automne passera
 sans nous blesser.
 nous n'irons pas en ville.*

* * *

III

*j'ai des hivers qui bercent comme
 bateaux mouillés.
 je ne dis rien. une femme chante au
 jour le jour la haute mer de sa
 plénitude.
 mes voix sont lentes et lointaines,
 mes passés vivent sous même toit.
 j'écoute une rumeur fraternelle où l'enfant
 de mes enfants joue les jeux des plus
 anciens souvenirs.*

mes attentes sont chansons d'hier. ma
 nostalgie tisse les espaces blancs
 de l'espoir.
 hiver. mes bateaux sont immobiles. l'hiver
 fige tout voyage. l'hiver étreint.
 l'hiver est tout entier ce que nous sommes.
 l'hiver est joie blanche. l'hiver est
 goëland posé parmi ses vols,
 l'hiver est parmi nous comme fête prévue.
 nous nous écoutons. mes rêves s'installent au
 chaud de l'hiver comme bateau dans l'eau.
 mes hivers me possèdent et m'annoncent.
 j'écoute.

* * *

IV

n'était-ce pas chaque fois samedi d'avant pâques :
 la glace craquait dans la baie.
 n'était-ce pas aux trois heures du vendredi
 de jésus-christ
 qu'une molle tristesse allumait nos émois
 complices.
 n'était-ce pas toujours le jour de l'éclatant
 dimanche,
 à l'heure des vêpres blanches,
 qu'une sève neuve sonnait la fête dans
 l'arrière-pays,
 quai terrestre de nos patries maritimes.
 n'est-ce pas du fond de nos plus dolentes
 mémoires,
 n'est-ce pas du fond de nos éternels départs,
 n'est-ce du fond de nos deuils, du fond de
 errances, du fond de nos peines patrimoine,
 n'est-ce pas du fond d'un destin nostalgique
 et fraternel
 que naîtra notre été.

* * *